

DE XENOPHANE À POPPER  
RÉFLEXIONS SUR UNE PHILOSOPHIE ESSENTIELLE  
DE LA POLITIQUE

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΞΕΝΟΥ ΕΤΑΙΡΟΥ Κ. EDGAR FAURE

CHAP. I. LA PHILOSOPHIE DE LA COHÉRENCE CHEZ LE DÉCIDEUR

*Une décision politique ne peut, pas plus que l'événement qui la provoque, être isolée de son contexte, coupée de ses conséquences, et placée, en quelque sorte, sous vide pneumatique.*

*Elle se greffe sur un arbre d'implications, doté de ramifications variées à l'infini, et elle peut dès lors contribuer à produire les effets les plus lointains et les moins prévisibles. Sans doute, on peut supposer que l'importance de ces effets sera proportionnée à celle du sujet, mais la relation n'est pas mathématique et des prises de position apparemment insignifiantes et négligeables peuvent être dotées d'une postérité vigoureuse. Il est en conséquence normal et il est souhaitable que chaque détermination se trouve, par le soin du décideur lui-même, placée en correspondance et en concordance avec sa philosophie personnelle, c'est-à-dire avec les conceptions qu'il se forme sur les problèmes les plus importants de la vie et du monde, sur les problèmes essentiels. S'il ne prend pas cette précaution, il assume le risque de porter préjudice à des causes qu'il souhaite défendre, de voir s'éloigner des objectifs dont il aurait souhaité se rapprocher, voire de contribuer au déclenchement de catastrophes que de toute son âme il eût souhaité conjurer.*

*Jamais Hitler n'aurait pu aboutir si tous les Allemands qui ont assuré, par la voie parfaitement légale et démocratique du suffrage universel, son néfaste avènement, avaient agi selon leur propre cohérence, car le plus grand nombre d'entre eux ne croyait pas aux races inférieures et ne souhaitait pas le génocide. La cohérence est une donnée inséparable de toute philosophie: "la philosophie, écrit Gérard Legrand, consiste en l'essai (et possiblement la réussite) d'un discours tel qu'il suffise à ce que l'individu qui le profère — tout en ayant la plénitude de la conscience de soi — parle aussi de tout le reste sans que son discours se contredise ou contredise la plénitude en question".*

Notre première vue sur une philosophie essentielle de la politique s'attache donc à la cohérence entre les options du décideur et sa propre philosophie essentielle car, même s'il ne s'en rend pas compte, il est rare qu'il en soit dépourvu. "Il y a au moins, dit Karl Popper, un problème philosophique dans lequel tous les hommes pensant sont intéressés: c'est celui qui consiste à comprendre le monde dans lequel nous vivons, nous-mêmes comme une partie de ce monde, la "connaissance que nous en avons".

A la manière de ce personnage de conte russe qui, sautant du haut d'un clocher, tombe les pieds dans ses bottes qu'il a laissées par terre, Karl Popper, partant du sommet de son épistémologie, atterrit, les pieds dans les bottes de la philosophie présocratique. La triple compréhension, énoncée par Popper, et que nous empruntons pour définir la "philosophie de cohérence" chez le décideur politique, reflète en effet d'hallucinante façon, l'état d'esprit de la recherche chez les plus anciens philosophes grecs, étant souligné, à ce propos, bien que cela aille de soi, que le terme "ancien", même sous sa forme superlative, n'est pas le synonyme de "périmé".

Si l'on nous permet de faire encore un crochet dans le jardin des références inattendues, nous évoquerons la silhouette charmante, même à l'heure du recueillement, de la princesse de Clèves, dont son biographe nous dit: "Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent à ceux qui ont des vues plus grandes et plus éloignées".

C'est à partir de nos vues les plus grandes et les plus éloignées, que nous devons, non pas certes mépriser mais au contraire régler et diriger les passions et les engagements qui nous attachent à notre monde quotidien notamment à celui de la vie politique, et à ses activités opérationnelles et gestionnaires.

En fixant ainsi notre point de départ, nous ne pouvons éviter de poser deux questions accessoires.

En premier lieu, devons-nous souhaiter le respect de la cohérence chez tout le monde? Ne devons-nous pas, au contraire, éviter de le recommander aux personnes qui ne partagent pas nos propres options? Une telle astuce ne peut procéder que d'un sophisme, car il est difficile de ne recommander une attitude normative qu'à une seule catégorie de personnes.

D'autre part, l'observation indique que les décideurs dont les projets sont les plus détestables sont justement ceux qui ne manquent jamais à la cohérence.

*Une autre objection doit être énoncée et réfutée. "Où donc prétendez-vous nous conduire?" peuvent nous demander certains qui se qualifient eux-mêmes comme des réalistes et des prosaïques, des "pots-au-feu".*

*Alles-vous nous demander d'apprécier le taux de la T.V.A. ou l'opportunité de nationaliser une banque en vous référant à la philosophie de Popper, voire aux questions que se posait Thalès de Milet ou Empédocle d'Agrigente? N'est-ce pas là une invention ridicule?*

*Notre réponse est facile.*

*C'est votre objection, dirons-nous, qui est ridicule.*

*Plus d'un milliard d'hommes dans le monde sont privés aujourd'hui de libertés qui nous paraissent essentielles et de quoi résulte cette situation? du choix par les principaux décideurs, et de l'acceptation résignée par les autres, d'une philosophie transcendentale qui aboutit au terminal de ses conséquences, à la négation de ces droits.*

*Une formule attribuée à la sagesse des nations proclame qu'il faut vivre avant de philosopher. L'expérience du Cambodge démontre qu'il faut s'assurer d'une bonne philosophie si l'on veut prolonger son existence.*

*Le problème du choix philosophique ne peut être tenu comme étranger à notre vie quotidienne. Les rescapés du Cambodge peuvent répondre qu'une bonne philosophie est le meilleur brevet de survie.*

## CHAP. II. LA PHILOSOPHIE DU CHOIX BINAIRE DANS L'APPROCHE DE LA DÉCISION

*Nous nous trouvons ainsi conduits à nous mettre "dans la peau" de chaque décideur, et à chercher quelle est l'option de philosophie essentielle qui doit présider du point de vue de la cohérence, à l'élaboration du choix qu'il est appelé à opérer dans telle ou telle situation.*

*Nous devons nécessairement parvenir à nous fixer au point le plus lointain et le plus élevé (à moins qu'on ne le place "radicalement" à la racine) à une alternative binaire (selon la règle posée par Descartes et confirmée par l'informatique). A partir de la solution donnée à celle-ci, il suffira de parcourir, du haut vers le bas, et du lointain vers le proche, les échelles de déduction.*

*Naturellement, il ne faut pas se tromper d'essentiel. Il ne faut pas*

*confondre les bourgeons avec les branches, les branches avec les troncs, et les feuillages avec les racines.*

*Certains problèmes sont aujourd'hui à la mode, notamment les rapports de l'individu avec l'Etat, comme on peut le voir notamment par des études comme celles de Nozick<sup>1</sup>.*

*Cependant, ce n'est point sur des binômes tels que "libéralisme et dirigisme", ou "étatisme et décentralisation" etc... que se fixe la démarcation initiale des écoles de pensée. Ces termes désignent des problèmes induits, qui ne peuvent être traités eux-mêmes qu'à partir d'un préjugé inducteur. Avant de définir sa position vis-à-vis de l'Etat, l'homme pensant s'attache à se définir vis-à-vis de lui-même; à se concevoir doublement en tant qu'individu unique (les biologistes nous apprennent qu'on ne peut rencontrer deux êtres parfaitement identiques) et d'autre part, en tant que membre d'une universalité qui est l'espèce humaine.*

*Ici apparaissent des notions telles que la conscience générique (évoquée notamment par Karl Marx) et l'homme de l'espèce pour lequel la langue allemande a forgé un vocable spécial: Gattungsmensch.*

*Naturellement, nous ne supposons pas que chaque homme, chaque jour, se place devant son miroir et se dit: je suis un homme de l'espèce, je possède une conscience générique, que dois-je faire en tant que tel, quel choix dois-je adopter en telle occasion? Mais au fond de lui, sans qu'il s'en forme une claire représentation, c'est ainsi que les choses se passent, ou du moins qu'il est souhaitable qu'elles se passent. Les maîtres des philosophies et des religions ont pour mission de le lui rappeler.*

*La double conscience individuelle et générique doit s'attacher normalement à sa propre source, c'est-à-dire à la faculté commune à tous les hommes de penser et par conséquent de se penser. Il nous paraît que cette conception conduit à reconnaître la valeur primordiale de l'élément spirituel, qualifié d'esprit, de pensée ou de raison, qui fait le ciment immatériel de l'espèce et dont chaque être est individuellement pourvu.*

*A partir de ce point, nous pourrions envisager de retenir l'antinomie classique qui s'exprime par les termes de spiritualisme et de matérialisme; car, bien que, si souvent employés, on puisse les considérer comme usés et en éprouver un certain agacement, ils gardent une signification capitale.*

1. *Anarchy, State and Utopia.*

Cependant, afin d'éviter de porter une ombre de préjugé sur la suite de notre recherche, ou d'imiter les auteurs de romans policiers qui donnent la solution de l'énigme dès le début, il nous a paru préférable d'adopter une autre approche qui, d'ailleurs, doit en fait recouvrir la première.

Cette *summa divisio* procède de l'attitude qu'adopte l'individu par rapport à l'Espèce. Se sent-il entièrement solidaire (sans, naturellement, abandonner des échelles de préférences plus rapprochées) de tous les peuples du monde et de toutes les générations à venir?

Ceux qui répondent oui se placent d'un côté, ceux qui répondent non se placent de l'autre. Dès lors on peut distinguer:

1) une doctrine que l'on peut désigner comme *unitaire* ou *solidariste* qui s'attache à l'unité, à la globalité, composée par l'ensemble des êtres humains dans la suite des temps révolus ou à venir. Cette doctrine unitaire peut être illustrée par le double thème traditionnel d'*individualité* et d'*universalité*. Chaque individu membre de l'espèce, se voyant reconnaître son capital irréductible de dignité et son tribut de considération, alors que l'universalité elle-même, est considérée comme une entité totale, non susceptible d'être divisée en sous-ensembles hiérarchisés et différenciés, tels que races inférieures, ennemis héréditaires, esclaves et serfs, etc.... Cette doctrine pourrait être qualifiée de *penséiste*, puisque la pensée est commune à tous les hommes, et que ce terme aurait l'avantage de ne prêter à aucune équivoque<sup>2</sup>. Comme elle ne peut évidemment favoriser le recours à la guerre, elle peut être aussi *concordataire* et comme elle aspire, par définition, au meilleur épanouissement de l'individu, nous ajouterons qu'elle est *libertaire* (le terme "libéral" étant insuffisant et inadéquat).

A cette doctrine s'oppose l'ensemble des conceptions qui refusent l'unité-solidarité, et qui présentent une certaine diversité entre elles; ainsi toutes les formes du racisme (et pas seulement son hypostase hitlérienne)<sup>3</sup>, le rationalisme exacerbé, qui, au bénéfice du *credo right or wrong, my country*,

2. À la différence de *spiritualiste*, de *rationaliste* (à cause de l'amphibologie avec *raisonnable*) et, bien sûr, d'*animiste*, puisque ce mot s'applique aussi, étymologiquement, à l'âme des choses.

3. Ainsi certaines théories biologico-politiques émanant de penseurs classés comme *extrême-droite*.

peuvent dresser l'intérêt national, évidemment mal compris, contre l'intérêt de l'humanité etc... Toutes ces conceptions peuvent être qualifiées de matérialistes puisqu'elles subordonnent la dominance unificatrice de la pensée à des considérations d'un ordre matériel (pigmentation, hérédité, territorialité, etc...) <sup>4</sup>.

CHAP. III. L'APPEL DE LUMIÈRE ENTRE LES SOMMETS - PHILOSOPHES  
PRÉSOCRATIQUES ET ÉPISTÉMOLOGUES DU XX<sup>ème</sup> SIÈCLE

Après avoir posé ces généralités, nous nous proposons de pousser plus avant notre recherche d'une philosophie essentielle de la politique, en nous plaçant dans l'éclairage des philosophies de la connaissance. En effet, nous avons adopté une doctrine unitaire or l'unité du genre humain est fondée sur la pensée, instrument de la connaissance. Le progrès linéaire accompli depuis les origines s'est affirmé principalement dans le domaine de la connaissance, par l'amélioration des méthodes et par l'accumulation des données, le progrès intervenu dans l'ordre des moyens matériels et du bien être, étant lui-même une résultante de l'avancement des sciences. Il ne faut pas d'ailleurs confondre la philosophie de la connaissance avec la quantité des informations accumulées, elle concerne la disposition de l'esprit à analyser son propre mécanisme de recherche d'acquisition et d'assimilation du savoir.

Il est bien naturel que dans l'optique d'une telle recherche, nous considérions deux niveaux, confrontés dans leur bipolarité: le niveau initial, correspondant au premier éveil de l'esprit humain vers l'intelligence du monde et de sa connaissance du monde, la première étape des trois compréhensions de Popper; d'autre part le niveau actuel, défini par une progression extraordinaire dans la succession des découvertes (avec un rythme auto-accélérateur depuis le début du siècle) et en même temps par un nou-

4. Le cas des doctrines marxistes est évidemment très particulier et ne peut être traité ici. Le marxisme initial se qualifie de matérialisme et il se conçoit en même temps comme unitaire, attaché à la conscience générique: il préconise la paix entre les nations, mais il professe la doctrine belliqueuse de la lutte des classes conçue cependant comme temporaire: "le combat ou la mort, la lutte sanguinaire ou le néant". (Karl Marx, *Misère de la Philosophie*, citant le roman de Georges Sand, Jean Zuka). Enfin, il faut tenir compte des déviations, voire des trahisons, cf. Jean Ellinstein, *Marx, sa vie, son oeuvre*.

veau bond dans la philosophie de la découverte, tout particulièrement grâce à l'épistémologie scientifique illustrée par Karl Popper.

Etant donné qu'il faut toujours s'exprimer avec réserve sur ce que l'on considère comme un commencement absolu, nous nous permettrons de situer au point de départ de notre processus les écoles des anciens philosophes grecs connus sous le nom de présocratiques.

Une démarche logique pouvait donc nous conduire, en dehors de toute autre considération, à poser le dyptique Philosophie présocratique

<p>(auteurs du Vème siècle avant J. C.)</p>	<p>Epistémologie scientifique (2ème moitié du XXème)</p>
---	--

OR, deux circonstances très frappantes viennent illustrer et renforcer la justification de ce schéma. En fait elles nous ont conduit à la concevoir.

En premier lieu, notre premier point de départ n'est pas — comme on pourrait normalement le penser — un niveau analogue au niveau de la mer, à partir de laquelle commencerait un mouvement ascensionnel, sinon linéaire, du moins tendanciel. C'est, en fait, une première hauteur, laquelle surmonte une longue étendue de platitude. Etant donné qu'il ne faut pas confondre, comme nous venons de le dire, l'intelligence de la connaissance avec le stockage des informations, il se trouve que celle-là n'a nullement suivi la progression de celui-ci.

Ce n'est que dans une période récente que s'est manifestée une nouvelle configuration du paysage nous conduisant à un nouveau sommet, qui fait, en quelque sorte, pendant au premier, et qui nous permet de simplifier notre étude, en nous désintéressant (à peu près) de tout le désert intercalaire. "La science errera longtemps avant de revenir deux mille ans plus tard aux sains principes professés par l'école d'Elée"<sup>5</sup>.

2) Corrélativement, Karl Popper, en engageant sa propre entreprise, n'a pas manqué d'apercevoir l'importance de l'apport (si longtemps négligé et méconnu) de ses lointains précurseurs; il l'a utilisé, complété, amplifié, commenté et il en a tiré tout un jeu de conséquences. Fait singulier, il a découvert un point particulier de convergence supplémentaire chez l'un

5. Jean Zafiroopoulos: L'École éléate; cet auteur s'intéresse surtout à cette école, dont il élimine (à tort?) Xénophane.

de ces philosophes, qui figurait jusque là parmi les plus obscurs, les moins considérés, à tel point que plusieurs commentateurs de grande compétence avaient décidé de l'expulser de sa propre école, l'école éléate, dont, cependant, au dire de Platon, il avait été le fondateur: Xénophane.

Tout se passe comme si par-delà deux millénaires et cinq siècles un appel de lumière, ou peut-être une sorte d'arc électrique, surgissait entre ces deux pôles de pensée que représentent respectivement le Rhapsode Errant, chassé de son pays natal par les entreprises guerrières du Roi des Perses et l'intellectuel viennois propulsé au-delà des mers par le déferlement de la barbarie hitlérienne. L'un et l'autre poursuivant sur une terre étrangère, dans un âge avancé, une méditation fondamentale dont nous allons tenter de déduire une leçon synthétique.

#### CHAP. IV. L'APPORT GÉNÉRAL DES PRÉSOCRATIQUES, AMPLIFIÉ PAR POPPER ET SES CONSÉQUENCES POLITOLOGIQUES

Karl Popper n'a pas été le premier penseur moderne à redécouvrir ses prédécesseurs de la Grèce antique. Au fur et à mesure de l'accélération de l'avancement des sciences, une nouvelle curiosité s'éveillait vers leur réflexion dans le miroir de la philosophie et incitait à reprendre des routes que l'on avait laissé envahir par des herbes séculaires. Le principal agent de cette renaissance est, bien sûr, Hegel. Karl Marx s'intéressait à Démocrite, auquel il consacra, conjointement à Epicure, une thèse. Frédéric Lassalle écrivit lui-même un livre sur Héraclite, et Nietzsche s'entichait à son tour de nos philosophes. En 1887, en France, P. Tannery parvint à une si juste conception de l'apport présocratique qu'il s'avança lui-même sur le chemin que devait prendre la recherche poppérienne, en découvrant le rôle de l'erreur, de l'hypothèse et de la vérification: "L'erreur, écrit-il, est le chemin de l'ignorance de la vérité. L'hypothèse, en tant qu'elle est vérifiée...". Il n'achoppe que sur la fin de la phrase: "c'est le moyen d'acquérir la certitude". Evidemment, il ne connaissait pas encore Popper, et nous verrons qu'il n'avait pas suffisamment lu Xénophane. En 1903, Octave Hamelin consacra aux présocratiques un cours qui vient d'être réédité et depuis, plusieurs commentateurs de mérite leur ont consacré des études où leur titre de pionniers de la théorie de la connaissance critique leur est presque toujours — et justement — reconnu.



*C'est cependant à Karl Popper qu'il revenait de donner une analyse complète de leur position, et surtout d'en tracer les prolongements, à la lumière des progrès scientifiques, réalisés depuis leur époque.*

*Dans l'oeuvre des présocratiques, Karl Popper discerne la naissance d'une tradition nouvelle, celle de la discussion critique, apportant ainsi la clé méthodique de tout le mouvement ultérieur de la science.*

*Jusque là (et d'ailleurs cette tendance d'esprit n'a pas été et n'est pas définitivement abolie) les écoles de connaissance portaient le caractère d'un enseignement "religieux et cosmologique", dont le souci majeur était, non seulement de protéger la doctrine contre toute contestation, mais aussi de la rendre inaccessible aux non initiés, comme le démontre l'accident survenu, dit-on, à Hippasis de Métapontum, dont on conte qu'il avait été noyé pour avoir divulgué l'irrationalité de la racine carrée de 2.*

*Dans une telle situation, les nouvelles idées sont considérées comme des hérésies, et dès lors les porteurs de ces nouvelles idées n'ont d'autre ressource que de se présenter eux-mêmes, les hérétiques, comme étant les véritables orthodoxes attachés à rétablir l'authentique doctrine du fondateur, qui aurait été, entre temps, oubliée ou pervertie<sup>6</sup>.*

*C'est avec des philosophes, tels que Héraclite et Parménide qu'apparaît la nouvelle éthique, laquelle autorise et même encourage les critiques "non seulement entre différentes écoles, mais même, ce qui est plus surprenant encore, à l'intérieur de la même école".*

*Dès lors, la voie est ouverte pour la science, car la science, selon la forte expression de Karl Popper, "ne se distingue du mythe que par la critique du mythe". La liberté de la critique a comme corollaire le retour triomphal à l'hypothèse: "celui qui n'espère pas l'inespéré ne le trouvera jamais, car il lui restera indétectable et inapprochable". (Parménide).*

*Cette théorie de la connaissance, esquissée par les philosophes anciens, confirmée, structurée et enrichie par Popper, comporte tout naturellement une transcription dans le domaine de l'action et de la société politiques<sup>7</sup>. Nous pouvons ainsi disposer de plusieurs éléments de base pour notre essai de philosophie essentielle:*

6. Karl Popper: *Conjecture et réfutation*, p. 149 et sq.

7. Karl Popper lui-même a abordé le sujet dans son ouvrage politique: *"La société ouverte et ses ennemis"*, Paris, ed du Seuil.

1) le rôle *heuristique* et bienfaisant reconnu à la critique exige la liberté de pensée (étant observé, comme le souligne Popper, que la critique comporte le droit de rejeter, mais aussi d'accepter le droit de réfuter, mais aussi de ne pas réfuter). La liberté civique suppose elle-même l'égalité de considération. Ces droits fondamentaux de l'homme ne sont pas, certes, une conception nouvelle: ce qui est nouveau, c'est que jusqu'ici, ils ne s'appuyaient que sur des justifications d'ordre moral, alors que nous pouvons désormais leur affecter des justifications scientifiques. Le progrès d'une société mérite autant de soins et procure autant de bienfaits que le progrès des sciences, mais l'un et l'autre exigent la critique et excluent le dogme et le dogmatisme. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la contestation dans les régimes autoritaires est principalement animée par des hommes de science, car la science a besoin de liberté.

2) le rôle accordé à la *juridiction de l'expérience* s'impose plus fortement encore dans le domaine politique que dans la science. Il conduit à préconiser une gestion prudente, expérimentale, répondant aux conceptions du *réformisme*, ou, selon le vocabulaire de Popper, l'*ingénierie sociale*.

Le savant qui s'entête contre l'expérience ne prend d'autres risques que de persévérer dans l'erreur, mais le gestionnaire qui persévère contre le désaveu des faits crée autour de lui des dommages et des souffrances et expose ses administrés, non seulement au non-progrès, mais à la régression.

L'épistémologie nous conduit ainsi à préconiser dans les initiatives des gouvernements une méthode gestionnaire, prudente, expérimentale, et à choisir le réformisme, ou selon l'expression de Popper l'*ingénierie sociale* contre le maximalisme et contre la méthode révolutionnaire. La révolution est en effet presque toujours dogmatique et elle ne peut être tenue pour simplement expérimentale, car elle crée, au moins partiellement, l'irréversible.

Cela ne veut pas dire cependant que le recours à la révolution doive être écarté dans toutes les circonstances; il n'est pas justifié dans les sociétés qui admettent la libre discussion, la critique et le réformisme expérimental. Mais il peut l'être pour la société d'oppression, la "société fermée" dans laquelle les procédures normales du progrès sont refusées. Le but de la révolution doit être, dès lors, de transformer la société fermée en société ouverte,

mais non pas, comme cela est arrivé dans des circonstances bien connues, de remplacer une première société "fermée" par une seconde société "fermée".

Nous croyons pouvoir enfin évoquer un double aspect d'ordre général, moral et juridique.

3) On dit souvent que la science est moralement neutre. Cela n'est pas exact. Certains savants peuvent en effet être amoraux ou immoraux. Mais la science elle-même est morale et elle est juridique. La science est en effet essentiellement une méthode de solution des conflits par la critique et par l'expérience, donc de façon non violente. Elle est le refus de l'agression. Elle est une affirmation de droit.

Symétriquement, nous pensons que l'on doit faire place, à notre époque, à un nouveau droit de l'homme: le droit à l'activité scientifique, le droit à l'information scientifique, à l'hypothèse et à la critique. Ce droit s'articule avec l'idée d'un contrat social scientifique: il existe un accord entre les hommes pour admettre les informations dégagées par la science, contrat qui trouve une application renforcée dans les relations entre savants sous la formule dite des *paradigmes*.

#### CHAP. V. L'APPORT PARTICULIER DE XÉNOPHANE ET LA CONDAMNATION DE L'HISTORICISME

Karl Popper a extrait de l'oeuvre de Xénophane un apport qui est propre à cet auteur, qui n'a été repris par aucun autre philosophe et qui est passé inaperçu jusqu'à cette découverte.

Nous n'avons conservé de Xénophane qu'une quarantaine de versets, provenant, principalement de deux poèmes différents, l'un, dénommé *Silloi* (satyres) et l'autre *De la Nature*<sup>8</sup>. Lorsqu'il composa ce dernier ouvrage, le rhapsode (dont on date la naissance soit de 580, soit de 570) était parvenu selon son propre compte (25 plus 67) à l'âge de 92 ans. Voilà une référence à l'appui de la thèse, parfois accueillie avec ironie, du professeur Osborn, selon lequel l'âge moyen de la haute créativité tourne autour de 77 ans.

La philosophie proprement dite de Xénophane avait surtout attiré l'attention jusqu'ici par ce qu'on pourrait appeler son voltairianisme. Il

8. Cet intitulé paraît invraisemblable à Jean Zafiropulo.

*attaque avec férocité la mythologie païenne, ces dieux et ces déesses auxquels les hommes attribuent leurs propres traits et leurs propres vices (de même que les boeufs, s'ils savaient peindre, représenteraient des dieux bovins), il professe, au contraire, la croyance en un dieu unique, omniprésent, omniscient et moteur universel, qui est en quelque sorte une divinisation de la pensée pure.*

*Par son originalité, ce passage, qui semble bien marquer la première apparition du monothéisme dans la pensée grecque, peut être considéré comme une introduction qui nous achemine vers un "bloc révélateur" d'une rare intensité.*

*Ce "bloc" est constitué de quelques paragraphes, issus pour partie de chacun des deux poèmes : Popper les a mis bout à bout selon l'ordre qui paraît en effet le plus logique, avec quelques coups de pinceau à la traduction. De ce condensé, nous pouvons extraire trois propositions que, le temps écoulé, nous retrouverons approfondies, amplifiées, nourries de justifications, ornées de démonstrations, mais nucléairement les mêmes dans l'épistémologie scientifique de Karl Popper.*

*1) Le progrès de la connaissance procède de la recherche. Ce terme de recherche est littéralement employé par le poète, ce qui est très remarquable, car il indique le tâtonnement, la lenteur, la modestie et en même temps l'efficacité. On peut discuter sur la signification exacte du terme "meilleur". S'agit-il, comme la lettre paraît l'indiquer, de discerner le "meilleur" de la connaissance, ou d'améliorer celle-ci comme l'interprète, peut-être arbitrairement Popper.*

*Etant donné le laconisme du texte, il est difficile d'en juger. Quant au fond, la signification n'est pas douteuse. Par la recherche, les hommes obtiennent des résultats, mais ceux-ci ne vont pas jusqu'à la vérité totale.*

*On remarque que l'auteur se réfère aux Dieux; "ils n'ont pas tout révélé aux mortels, dès le début", alors qu'il déclare d'autre part que les Dieux n'existent pas. Cependant la formule des Dieux peut être employée dans le sens courant, sans comporter pour autant une reconnaissance de la mythologie.*

*D'autre part, ce verset figure dans le poème appelé *Silloi* alors que la déclaration monothéiste apparaît dans un poème distinct, *De Natura*, on peut donc supposer que le premier était antérieur au second et que l'auteur n'avait pas encore arrêté sa doctrine sur ce point.*

2) *La recherche ne parvient pas à procurer à l'homme la vérité totale. Il n'obtient que des vraisemblances. C'est là une préfiguration vraiment extraordinaire de l'épistémologie de Popper qui accorde une grande place au concept de la vraisemblance, de la véri-similitude.*

3) *Enfin, l'auteur précise que, si, par hasard, l'homme —ou un homme— parvenait à la vérité, à la "connaissance certaine" (sur les Dieux et sur toutes les choses), il ne pourrait pas le savoir: il ne peut donc s'agir pour lui que d'"opinion" ("suppositions" selon la traduction de Popper).*

*Une distinction est faite habituellement à cette époque entre la vérité et l'opinion comme on le voit par le dyptique de Parménide: la voie de la vérité, la voie de l'opinion. Popper souligne à cet égard la proximité de vue entre Parménide et Xénophane; cependant, cette thèse est diversement appréciée. Nous ne pouvons approfondir ici cette question (cf. Popper, *Conjectures*, p. 236 no 19, p. 11, p. 400).*

*Cette notion subtile se trouve aujourd'hui éclairée par différents travaux, notamment ceux de Gödel, qui mettent en évidence l'impossibilité logique d'une connaissance absolue<sup>9</sup>.*

*La principale conséquence à tirer pour notre recherche du théorème Xénophane-Gödel-Popper, c'est la condamnation qu'il comporte de l'ensemble des conceptions comprises sous l'appellation (d'ailleurs assez mal construite) d'historicisme, et dont la principale incarnation dans le monde actuel, n'est autre que le matérialisme historique, noyau infrangible des doctrines marxistes.*

*Selon la définition donnée par Léon Blum, "le matérialisme historique est une loi d'explication de l'histoire qui assigne... un rôle primordial aux phénomènes d'ordre économique..., tous les autres phénomènes (... d'ordre moral, religieux, spirituel etc...) étant déterminés ou justifiés par les phénomènes économiques... et plus spécialement par la nature et le rapport des forces de production<sup>10</sup>.*

9. Le fait que le progrès des sciences trouve ainsi une limite en quelque sorte asymptotique conduit à éliminer le matérialisme sous ses divers aspects, même sous l'aspect philosophique. Cela ne veut pas dire que le hiatus ainsi réservé entre la connaissance humaine et la totalité du connaissable doit être nécessairement occupé par une religion ou même par une philosophie déterminée, mais il assure la possibilité de la "nouvelle alliance" entre l'esprit religieux (ou le spiritualisme non théiste) et l'esprit de la recherche scientifique (cf. Edgar Faure: *La crise de la spiritualité*).

10. *L'oeuvre de Léon Blum, Paris, Albin Michel, t. I, p. 280 - 281.*

*Sans déroger au respect qu'appelle la haute figure du patriarche du socialisme français, il paraît bien certain que, alors que la vérité absolue est reconnue inaccessible, même dans le domaine des sciences exactes, l'idée de lois inexorables de l'histoire n'est que fiction. Il n'y a rien de scientifique dans la formule clef du socialisme scientifique.*

*Nous sommes en dehors de la science parce que nous sommes en présence d'une série de propositions telles que le rôle de la lutte des classes, la situation superstructurelle de la religion par rapport au maniement de la bêche etc... et auxquelles chacun peut croire s'il veut, car elles ne sont ni démontrables, ni réfutables<sup>11</sup> bien qu'on puisse considérer, dans le langage courant, qu'elles sont contredites par un grand nombre de faits.*

*La surprenante survivance, dans une époque qui voit l'épiphanie de la science et la construction de l'épistémologie scientifique, de cette formule surannée, bien qu'elle soit encore révérée par des hommes estimables, présente un grave danger pour la liberté et pour les droits de l'homme. Une philosophie "essentielle" de la politique est bien obligée, sans nourrir aucune intention polémique, d'en prendre compte.*

*On peut aisément observer que tous les Etats qui se sont réclamés ou qui se réclament de l'historicisme, refusent à leurs citoyens, la liberté politique.*

*Naturellement, cela ne veut pas dire qu'il n'en sera jamais autrement. L'esprit scientifique dont nous nous réclamons, nous interdit ce genre de déduction.*

*Mais il faut admettre, à défaut d'une incompatibilité absolue, du moins une antinomie idéologique.*

*Les adeptes de l'historicisme et du matérialisme historique nous replacent à l'époque antérieure aux présocratiques, à l'époque où la connaissance était affaire d'initiés et ne supportait pas la contradiction.*

*Le fond du sujet se place dans l'identification — confusion accomplie par le matérialisme historique entre mystique, mythe, et science, complétée par une totale hérésie quant à la nature même de la science.*

---

*11. La doctrine du socialisme français ou à la française qui se place dans l'inspiration de Léon Blum consiste à écarter deux aspects du matérialisme, le "philosophique" et le "dialectique" (attribué à Lénine) et à ne retenir que le matérialisme historique. Cependant il est évident que le matérialisme historique suppose le substrat du matérialisme philosophique.*

*Mircea Eliade a très justement relevé le caractère mythique du marxisme, tel qu'il apparaît notamment dans la conception messianique du prolétariat, assimilé comme classe entière au Rédempteur. Complémentairement, nous pouvons noter que l'identification du parti (simple fraction du prolétariat) à la totalité du prolétariat est une conception de type religieux, analogue à de semblables procédures d'identification, admises par l'église catholique (l'évêché de Rome à toute la chrétienté, chaque Pape à Saint-Pierre, etc...).*

*Ce mythe appelle de surcroît une mystique — ce qui n'est pas toujours le cas de toute mythologie — un attachement quasi-religieux de la part de ses adeptes.*

*Tout cela, après tout, pourrait être tenu pour chose absolument normale par les incrédules, de même que les agnostiques ne songent pas à s'indigner de la croyance des chrétiens dans l'Eucharistie.*

*C'est ici qu'apparaît le double contresens : le mythe est considéré comme une science. La lutte des classes qui, dans la meilleure hypothèse, peut être tenue pour une notion extra-scientifique, est considérée comme un axiome arithmétique, porteur de certitude absolue.*

*“Le socialisme est devenu une science” écrit Engels dont Ellebstein interprète avec exactitude la pensée en écrivant : “s'il est une science, la critique devient antiscientifique; il faut dès lors être très ignorants ou très malveillants pour le combattre”.*

*Mais la gravité du mal ne réside pas seulement dans la “scientisation” du mythe, car s'il ne s'agissait que de cela, il deviendrait possible de le critiquer au nom de la rationalité, qui, dans le domaine propre de la science, est toujours parvenue à s'imposer; on n'a pas vu une armée de ptolémistes combattre une armée de coperniciens. Staline n'est pas parvenu à régenter la biologie d'après l'orthodoxie marxiste, ni Mao à imposer à la science le catéchisme du Petit Livre Rouge.*

*L'irréremédiable ici, c'est que le mythe, en devenant science, reste mythique, et objet de mysticisme. Peut-être même faut-il définir ce processus de façon plus complexe. Il y a identification par double mutation. La partie mythologique (lutte des classes, aliénation etc...) s'affuble en science mais la partie proprement scientifique du marxisme (plus-value, accumulation du capital etc...) se mythologise. L'ensemble fait un bloc compact qui, non seulement ne s'ouvre pas à la critique, mais la rejette, et comme le Dieu offensé fulmine le feu sacré sur l'iconoclaste.*

## CHAP. VI. LE THÉORÈME DE LA DOUBLE LIBERTÉ

L'antinomie entre matérialisme et liberté nous conduit enfin à la sphère la plus élevée de notre problématique à savoir la relation qui peut exister entre la conscience dans l'être humain et sa propre liberté individuelle (politique au sens large du mot) et la conscience qu'il a du fait de son appartenance à l'espèce, de la liberté historique de celle-ci, de sa capacité à soutenir selon l'expression kantienne, un *Projet*, c'est-à-dire — soit d'inventer la signification de son destin, selon l'hypothèse poppérienne: "l'histoire n'a pas de signification mais nous pouvons lui en donner une" — soit d'appuyer cette signification, si elle existe déjà et de la vivre au lieu de la subir.

La continuité —ou plutôt la résurgence— (qui suppose continuité en profondeur) de l'aspiration et du volontarisme pré-socratiques, l'allusion précise à l'espèce qui apparaît, dans le texte de Xénophane<sup>12</sup>, sont à la fois la preuve de cette capacité de l'espèce et le début de sa mise en oeuvre puisque, malgré les méandres et les éclipses de l'histoire intercalaire, elle peut se targuer aujourd'hui d'un bilan grandiosement bénéficiaire.

Cette approche ne comporte aucun préjugé d'ordre métaphysique: elle n'est nullement incompatible avec les articles des croyances religieuses, du moins lorsqu'il s'agit de religions (ou de para-religions, comportant des "credo" sans Dieu) qui reconnaissent les principes d'individualité et d'universalité.

Karl Popper a notamment précisé que la condamnation qu'il prononce de l'historicisme était parfaitement compatible avec le christianisme. C'est au contraire l'historicisme qui est incompatible avec la pensée chrétienne.

Dieu lui-même a voulu, par l'envoi du Messie, "défataliser" le destin des hommes et leur en confier de nouveau la direction, qui suppose la distinction du mérite et du démérite.

Peut-on supposer que les hommes, en usant de cette liberté générique, pourraient encourir le risque de se comporter de façon contraire à la prévision que Dieu a retenue, quant à ce destin, puisque, étant omniscient, il ne peut pas ne pas connaître l'avenir.

12. En évoquant "les hommes" au pluriel, c'est l'humanité toute entière qu'il décrit comme engagée dans la recherche scientifique.



On répond à cette objection qu'elle procède d'un paralogisme, car la nature divine échappe à la temporalité, en telle sorte que la conformité du projet de l'espèce à la voyance et à la puissance divine peut aussi bien apparaître "a posteriori" (selon une catégorie qui est liée à l'incomplétude de notre entendement... ce qui nous ramène à Godel).

Ces considérations nous conduisent au point qui est sans doute le plus élevé de notre enquête: le problème de la double affirmation de liberté à titre individuel et à titre universel.

L'axiome de Xénophane et de Popper selon lequel l'humanité ne pourra jamais parvenir à la vérité-certitude peut apparaître au premier abord comme minorant et péjoratif à l'égard de la pensée humaine, de sa dignité et de sa liberté.

Comment? Ne sommes-nous pas capables de tout découvrir et de tout connaître, fût-ce en nous armant d'une longue patience? N'est-il pas plus exaltant de supposer, selon l'expression de Lénine "que la pensée humaine est par sa nature capable de donner la vérité absolue qui n'est qu'une somme de vérités relatives"?

Eh bien non! L'accessibilité de la vérité absolue loin d'être gratifiante pour la pensée, est pour elle restrictive, et même annihilante, car elle lui refuse toute marge d'influence sur son destin.

Nous trouvons beaucoup plus stimulante l'affirmation anti-historiciste de Popper selon laquelle nous sommes nous-mêmes responsables de l'histoire au même titre que nous le sommes de notre conduite.

Le couplage des responsabilités évoqué par Karl Popper nous conduit à poser un nouveau théorème que nous définissons comme le couplage des libertés.

Les observations que nous avons relevées au cours de cette étude nous conduisent à affirmer l'existence d'un principe d'association et de polarité entre la liberté de l'individu dans le cadre de son existence éphémère et la liberté de l'espèce dans le mouvement indéfini de son devenir.

La logique indique —et l'expérience confirme— qu'un homme qui ne croit pas à une marge d'auto-détermination de l'humanité dans l'histoire, ne peut pas être animé par une très vigoureuse exigence de liberté dans sa propre histoire.

A plus forte raison, sera-t-il induit à ne pas se faire une représentation trop élevée de la liberté des autres, de ses compatriotes, de ses concitoyens, et sera-t-il aisément porté, s'il est décideur gouvernemental, à les considérer comme des sujets. N'est-il pas lui-même un sujet de leur maître commun, le Dogme?

Les Etats théocratiques ou hiéocratiques, les monarchies de droit divin, même s'ils étaient gérés débonnairement, n'ont jamais accordé à leurs allogènes les libertés politiques, parce qu'ils estimaient que le destin de la nation ne pouvait dépendre de la volonté collective du peuple.

Les Etats qui, aujourd'hui, professent une doctrine selon laquelle l'histoire du monde est fixée par des lois pré-établies, trouvent naturel de refuser à leurs nationaux la liberté individuelle de penser, de critiquer, voire d'aller et venir, et de leur imposer une autorité qui est justifiée, à leur vue, par une analyse perpétuellement conflictuelle des rapports humains (la lutte des classes, l'impérialisme).

A l'inverse, les démocraties, qui ne promettent pas aux générations à venir les vergers de Mao-Tse-Toung, ni l'éden (un peu fade) du troisième songe de Vera Pavlovna, qui ne cherchent pas à répondre aux aspirations de la jeunesse par le romantisme illusoire des révolutions, mais qui, par une tâche quotidienne et modeste d'ingénierie sociale, cherchent, et le plus souvent parviennent à élever le niveau de vie matériel et intellectuel, peuvent se permettre d'accorder à leurs ressortissants une certaine marge d'autonomie, de pensée et de mouvement, et de les tenir pour non-captifs dans une histoire non captive.

Beaucoup de personnes, cependant, professent une faible considération pour les démocraties dont elles tirent toutefois ces avantages (que tant d'autres, ailleurs, convoitent avec un désespoir passionné). La transparence des institutions leur permet d'apercevoir les faiblesses, les tâtonnements, les "loupés", inséparables de toute activité humaine. Elles traitent avec indifférence, voire avec mépris, l'engagement politique, dont, sur un trop court espace de temps, elles ne peuvent pas apercevoir la grandeur. De même un quelconque voisin de Xénophane, le rencontrant à Catane ou à Messine, ne pouvait imaginer à quel point la rationalité scientifique, critique, incarnée par ce poète pauvre, amateur de pois chiches et de vin doux, se reverbererait, bien plus tard, dans la métamorphose d'un genre humain capable de maîtriser tant de forces de la nature et tant de vastitudes de l'espace.

*Un moyen de ranimer la flamme qui manque dans tant de coeurs ne peut-il être obtenu, justement, par la prise de conscience individuelle de cette immense épopée de l'ensemble des hommes, épopée non point de guerre et de destruction, ni même de lutte sociale devenue si insolite dans un monde productif de tant de biens, mais épopée à la conquête de la connaissance, dont nous pouvons indéfiniment reculer les limites, sans jamais, bien sûr, les atteindre, à la conquête de la connaissance de soi pour l'unité et pour le nombre.*

*Tous objectifs matériels, intellectuels, ontologiques, si faciles à atteindre, pour peu que l'on parvienne à juguler l'esprit de conflit, d'agression et d'oppression, ennemi de la critique, négateur de la primauté de l'esprit.*

*Ce n'est pas en proposant ici et là à l'homme de bonne volonté tel objectif particulier et proche que l'on peut éveiller en lui la conviction dont l'absence l'expose au désarroi, mais au contraire en l'élevant au-dessus des "passions et des engagements du monde", qui est pour lui un petit monde, et en lui proposant, comme la princesse de Clèves, des vues plus grandes et plus éloignées. A la vérité, l'esprit humain a-t-il jamais eu d'ambition plus juste que celle de se dépasser sans se délaisser?*

*Nous pensons que la meilleure motivation dans la vie, pour l'être personnalisé, épris de sa liberté, avide de sa responsabilité, consiste à lier cette liberté et cette responsabilité à celles de l'histoire de tous les hommes, lui permettant ainsi d'apercevoir dans son image de soi, comme par l'effet d'un miroir de fief, le reflet du destin universel.*

---